

Écho de Dédale - La bête en soi

Sur la porte, le métal portait des inscriptions : " Toi qui sors, toi qui rentres, oublie jusqu'à ton nom." C'était une sorte d'avertissement, ou une mise en garde peut-être. Pour ouvrir la porte, il fallait se tenir droit, face à elle. À cette seule condition il était possible d'entrer.

Sur le pas, de l'autre côté, rien n'avait vraiment changé. On se retrouvait à nouveau face à une porte. Juste devant. La seule différence était que le métal était vierge de mot. On était, à partir de ce moment, seul.

Cette porte ne s'ouvrait pas d'elle-même. Il fallait l'ouvrir volontairement, comme on vit.

Derrière cette deuxième porte se trouve une salle, ressemblant à s'y méprendre à ces vastes espaces clos de fenêtres sans reflet dans lesquelles des dizaines de bureaux s'alignent, ceinturés de planches qui montent jusqu'à hauteur d'homme. Il est aisé de parcourir les différents couloirs : les allées sont larges, et l'ambiance laisse l'esprit libre. Celui qui se trouve là se sent comme dans ces tours de services dans lesquelles des milliers de personnes s'agglutinent pour vaquer à leurs devoirs, mais, si vide que l'est cette pièce, plus aussi immense maintenant qu'elle se montre exempte d'autres souffle que celui du nouveau-venu, le nouveau-venu se sent à la fois libre, car seul, mais aussi seul, car libre. Cet espace, qui se laisse voir entièrement et nu alors qu'il devrait être plein, ce lieu si commun semble inconnu, étrange, faux. Mais les yeux, face à cet impossible manifesté sans contrainte, contraignent à accepter ce qu'ils voient. C'est pourquoi, après avoir ressenti ce faible malaise, on ne peut que marcher, regarder, divaguer sans but, car il n'y a rien sur quoi se fixer, rien à observer.

Par réflexe, on a l'envie de regarder par-delà les barrières de verre pour voir le sol. Savoir où l'on se trouve, ce qui forme les racines du lieu, dans une pièce où rien ne se distingue, est plus qu'un réflexe : c'est une nécessité. Les premiers pas sont faits vers un but que l'on ignore, et une fois faits, il ne peuvent être rattrapés. Face à la vitre, les yeux dirigés vers le bas, ou ce qui semble être le bas, rencontrent un rempart de brume blanche qui contraste avec la perméabilité du voile de verre.

Ce brouillard n'est pas, ou du moins ne semble pas, diffus. Il donne l'impression de former des nappes, une frontière au-delà de laquelle ce qui existe n'existe pas. Et l'œil, hagard face à cette limite où il ne peut pas se fixer, se perd, veut trouver un passage, une veine qui n'est qu'une illusion. Puis, quand le regard fatigué s'écarte du sol qui est comme le ciel pour retourner dans la salle et y rechercher un nouveau réconfort, il cherche, en vain, la porte qui l'a mené ici.

Au lieu de la porte et du mur qui la recueillait, la salle s'étend, vide, que l'effroi naissant du nouveau venu ne parvient pas à remplir entièrement. Il cherche. Ses pas le portent au travers de la pièce, le long des barrières transparentes jusqu'au centre subjectif sans que rien ne se laisse attraper. Les cris eux-mêmes disparaissent, happés par cette absence de réalité. Les bruits de pas. Les sons de son propre souffle. Le bruit de ses pensées. Les pensées elles-mêmes semblent tomber sur le sol et se dissoudre sur l'instant.

Quand le nouveau-venu et son regard sont finalement attirés par une nouvelle structure, par une porte qui n'était pas là avant, l'un puis l'autre se jettent sur le lieu suivant. Un nouveau paysage et plus rien n'existe. Tout le reste, les vitres quasi-absentes, les couches blanches et vaporeuses, le sol

uniforme et le plafond comme le sol, ne sont plus qu'un souvenir qui déjà s'efface. Et quand la porte s'ouvre et se referme et que de nouveau le plafond uniforme, les parois de verre, le vide et le nouveau-venu se retrouvent, les dernières frontières de l'homme s'effacent et l'esprit s'égare.

A-t-on changé de lieu, d'étage, ou tout simplement tourné en rond ? La porte qui vient d'être franchie a déjà disparu, dévorée par la paroi qui l'avait laissée apparaître. Derrière, le ciel impalpable, inabordable, est de nouveau là. Derrière, le temps passé devient invisible, mais pas inexistant. Et par son inabsence qui le rend élément du passé, mais qui n'a servi qu'à porter le nouveau-venu vers ce lieu identique, sans repère, celui qui a franchi la porte regarde d'un œil évanoui, perdu, ce qui ne peut le satisfaire.

Des heures le vagabond parcourt la pièce multiple qui se présente au-delà des portes. Chacune des tentatives de laisser sa marque, de marquer sa présence, se perd, redonnant au décor sa virginité, sa pureté malade.

Et l'homme, l'homme séparé des marques de sa vie, séparé de lui-même comme des autres, commence à se perdre au milieu de lui-même.

Peu à peu, l'être s'efface. Les multiples tentatives de définir ce nouveau monde éteignent la conscience de l'être, ne laissant, sur le bord d'une des parois, qu'une masse compacte et apeurée que son ombre terrifie.

Au milieu de l'espace vide, le nouveau-venu se retrouve tout comme son milieu. Et dans cet état, dans ce début d'acceptation, le vide se remplit de la multitude de ce qui n'existe pas. La douleur apparaît, silencieuse comme un rayon de temps. Elle n'est pas

visible, mais elle agite un peu les fantômes des personnes du passé que le nouveau venu a posés là, délibérément, afin de donner à cette pièce un simulacre de vie : les esprits, sous la tutelle de l'absence, s'agitent sous les yeux de l'égaré, lui offrent le répit, l'oubli de son propre oubli. Ils s'avancent, sautent les uns vers les autres, défigurent la toile de lieu jusqu'à faire d'elle une place de ville où les destins se croisent, parfois s'évitent puis se rejoignent, où le spectacle des évocations sont les pierres, les colonnes, le ciel bleu et l'odeur des corps.

Mais, au fil des scènes, l'idée des personnages se métamorphosent. Imbriqués, les souvenirs en créent de nouveaux dans lesquels les images multiples des mêmes êtres se rassemblent en monstruosité : des visages sans âge, des corps sans marques, sans limites, tuméfiés de grotesque, des mots qui parfois se lient et parfois forment des disharmonies. Rupture dans les corps, les personnages qui n'étaient que des objets deviennent sauvagerie.

Hors de contrôle. L'égaré face à sa cour devient une pitance, un souffle réel pour des fantômes qui s'en éloignent. Contre les vitres les lèvres béantes dégoulinent de bave ; dans le sol les voûtes des dos calleux, comme des tunneliers dévoreurs, respirent et animent le sol ; les lumières clignotent sous les pupilles d'observateurs rapaces qui jettent leurs serres pour lacérer les chairs de l'égaré.

Les crocs, les griffes et les yeux scrutateurs façonnent les contours de l'être, mâchent sa peau, écrabouillent ses os pour reformer la charpente de leur architecte. Malaxé, mélangé, la matière forme une nouvelle matière, miroir de la non-présence qui efface l'apparence.

Après les cris, le cri s'élève. En lui, il n'y

a plus de peur, car la peur ne peut siéger dans le hurlement de la bête. Perdu, il l'était avant, mais une bête ne peut pas se perdre. Nul part où se trouver, juste à arpenter, tourner, jusqu'à trouver quelque chose, et le dévorer, dévorer sa chair et son identité, pour ne jamais se souvenir qu'il en était une.